

## LE MYTHE DES RELIGIONS CHEZ GÉRARD DE NERVAL

La présence dans un cycle de conférences sur *Mythes et religions*, aux côtés de la *Genèse*, des Pères de l'Église, de Spinoza ou d'Érasme, du poète que certains de ses contemporains surnommèrent « le fol délicieux » ne risque-t-elle pas de paraître abusive, ou usurpée ? Pourtant un homme qui déclarait : « On dit que je n'ai pas de religion ? Mais j'en ai au moins dix-sept... » doit forcément avoir quelque chose à voir avec ce thème. Et si ce même homme a écrit, comme Nerval dans *Les Illuminés*, en 1851 : « Il y a quelque chose de plus effrayant dans l'histoire que la chute des empires, c'est la mort des religions », il y a bien lieu d'y regarder de plus près.

C'est ce que je vais essayer de faire ici, en cherchant à comprendre comment, et avec quels matériaux, fonctionnent la pensée et l'imaginaire de Nerval sur les religions, et comment cela s'organise, au fil des oeuvres et des années, en un vaste mythe où chaque élément occupe une place bien précise ; ce « parcours nervalien » ne passera pas forcément par les oeuvres les plus reconnues (*Sylvie* ou *Aurélia* par exemple), mais il repose surtout sur un principe : « fol délicieux » ou pas, tout ce que l'écrivain Nerval a jugé bon de publier mérite ici d'être pris au sérieux.

Le mythe des religions, qu'elles soient ou non au nombre de dix-sept..., s'organise d'abord chez Nerval selon une structure temporelle (la plus aisément repérable), qui mène *de la mort de Pan à la mort de Dieu*.

### LA MORT DE PAN

C'est Plutarque qui a le premier raconté que, sous le règne de l'empereur Tibère, alors qu'un navire passait dans les parages de Corycye et Leucade, le pilote entendit une voix qui lui demandait de s'approcher de la côte et de crier : « Le grand Pan est mort ! » C'est ce que fit le pilote et aussitôt, de partout, s'élevèrent des pleurs, des gémissements, comme si la terre entière prenait le deuil. Le règne de Tibère

Cercle de Réflexion Universitaire du lycée Chateaubriand de Rennes - 1993-1994

(14-37 av. J.-C.) correspondant assez précisément au début de l'ère chrétienne, cet événement étrange fut bientôt considéré comme l'annonce surnaturelle de l'avènement de christianisme et de la fin du paganisme, dont Pan, dieu de la fécondité, mi-homme, mi-bouc, symbole des instincts les plus proches de la Nature, représentait assez bien les aspects essentiels.

Lorsque Nerval publie son *Voyage en Orient* (en 1844 puis 1851), il y insère une partie, présentée en 1844 sous le titre de *Voyage à Cythère*, où le voyageur découvre ce qui reste de la Grèce :

Devant nous, là-bas à l'horizon, cette côte vermeille, ces collines empourprées qui semblent des nuages, c'est l'île même de Vénus, c'est l'antique Cythère aux rochers de porphyre. Aujourd'hui cette île s'appelle Cérigo et appartient aux Anglais. Voilà mon rêve... et voici mon réveil ! le ciel et la mer sont toujours là [...] mais la terre est morte et les dieux ce sont envolés<sup>1</sup>.

Cette triste évidence est reprise tout au long des pages suivantes : le narrateur va « rêver le passé sur ses débris », il marche « dans un monde de fantômes », mais « ces cieux se sont désaccoutumés de nos prières » et on ne peut plus que « rechercher les traces des temples ruinés de la déesse de Cythère<sup>2</sup> ». Le voyage dans le temps qu'est avant tout *Le Voyage à Cythère* va donc logiquement déboucher sur cette prise de conscience, qui sous-tend en fait tout le récit :

La verte naïade est morte épuisée dans sa grotte, les dieux des bocages ont disparu de cette terre sans ombre, et toutes ces divines animations de la matière se sont retirées peu à peu comme la vie d'un corps glacé. Oh ! n'a-t-on pas compris ce dernier cri jeté par un monde mourant, quand de pâles navigateurs s'en vinrent raconter qu'en passant, la nuit, près des côtes de Thessalie, ils avaient entendu une grande voix qui criait : « Pan est mort ! ». Mort, eh quoi ! lui, le compagnon des esprits simples et joyeux, le Dieu qui bénissait l'hymen fécond de l'homme et de la terre ! il est mort, lui par qui tout avait coutume de vivre ! mort sans lutte au pied de l'Olympe profané, mort comme un dieu peut seulement mourir, faute d'encens et d'homages, et frappé au cœur comme un père par l'ingratitude et l'oubli<sup>3</sup> !

Mais cette mort de Pan, qui équivaut à l'extinction du paganisme, n'est pas exactement ce qu'un médecin-légiste appellerait une mort naturelle. Car le voyageur constate, par exemple, que la Vierge des chrétiens a vaincu désormais les différentes divinités grecques, que saint Georges a pris la place d'Apollon :

Voici le bedeau portant les clés de l'Eglise Saint-Georges. Entrons : non... je vois ce que c'est [...] cela vaut-il la chance d'un refroidissement sous ces

(1) *Le Voyage en Orient*, Pléiade, tome II, p. 234.

(2) *ibid.* p. 241.

(3) *ibid.* p. 253.

voûtes humides, entre ces murs massifs qui pèsent sur les ruines d'un temple des dieux abolis<sup>1</sup> ?

Quoi d'étonnant alors si l'auteur de ce « meurtre » est clairement désigné :

« Catholicos ! » tel est ce mot que des enfants répètent autour de moi. [...] Catholique. Vous êtes biens bons mes amis ; catholique, vraiment je l'avais oublié. Je tâchais de penser aux dieux immortels qui ont inspiré tant de nobles génies, tant de hautes vertus<sup>2</sup> !

L'accusation sera reprise dans *Myrtho* (« Depuis qu'un duc normand brisa tes dieux d'argile... »), et, beaucoup plus explicitement dans *Isis* (« Le Christ qui au nom d'une raison plus haute avait autrement dépeuplé les cieux<sup>3</sup>... »), et dans *Les Illuminés* ; en particulier dans *Cagliostro* (« lorsque le catholicisme triompha décidément du paganisme, ce n'était pas assez d'avoir renversé le dernier asile de la philosophie grecque et des croyances antérieures, [...] il fallut encore que l'Église poursuivit sa victoire [...] jusqu'à la persécution<sup>4</sup>) et dans *Quintus Aucler* (« l'Église intolérante et profanatrice des autres cultes<sup>5</sup>... »). Cependant l'histoire (on est plutôt tenté d'écrire : l'Histoire) ne se termine pas là, loin s'en faut, et chez Nerval la mort de Dieu n'est jamais bien loin de la mort de Pan...

### « DIEU EST MORT ! LE CIEL EST VIDE ! »

C'est d'abord ce cri inspiré du poète allemand Jean-Paul que Nerval place, comme un écho aux voix qui annonçaient la mort de Pan, en exergue au *Christ aux Oliviers*, publié pour la première fois en 1844 (comme *Le Voyage à Cythère* donc) avant d'être repris plus tard dans *Les Chimères*. C'est aussi « la nouvelle » (l'évangile à rebours ?) que le Christ y annonce dans le premier sonnet : « Le dieu manque à l'autel où je suis la victime... Dieu n'est pas ! Dieu n'est plus<sup>6</sup> ! »

Mais la mort de Dieu, et plus précisément du Dieu du christianisme, c'est ce que révèle surtout, en une sorte d'illumination négative, la première partie de *Quintus Aucler*, intitulée « Saint-Denis », et dont la symétrie avec *Le Voyage à Cythère* est si frappante qu'on est tenté de l'appeler *Le Voyage à Saint-Denis*. C'est une visite à la Basilique de Saint-Denis qui inspire à Nerval la réflexion qui a déjà été citée plus haut : « Il y a quelque chose de plus effrayant dans l'histoire que la chu-

(1) *Ibid.* p. 255.

(2) *Ibid.* p. 262.

(3) *Les Filles du Feu, Isis*, Pléiade, tome III, p. 619.

(4) *Les Illuminés, Cagliostro*, Pléiade, tome II, p. 1119.

(5) *Ibid., Quintus Aucler*, Pléiade, tome II, p. 1135.

(6) *Les Chimères, Le Christ aux Oliviers*, I, vv. 13-14.

te des empires, c'est la mort des religions<sup>1</sup> ». Entré dans la Basilique, il y voit d'abord « de sombres portes ouvertes sur le néant ». Il frémit, comme jadis à Cythère, devant « les tombes brisées et les ossements outragés de Saint-Denis ». Il constate qu'après avoir subi « la haine d'un siècle mécréant », ces tombes sont aujourd'hui « replacées par amour de l'art et de la symétrie, comme on eût rangé les momies d'un musée égyptien<sup>2</sup> » ; comme cela s'est produit jadis pour les cultes antiques, on est donc passé du religieux à l'archéologique... Suprême ironie, ou justice immanente ? Faut-il dire que le christianisme est mort *après* le paganisme, comme s'il s'agissait d'une simple usure du temps ? Ou que le christianisme est mort *comme* le paganisme, *parce que*...

Parce que quoi ? La réponse est peut-être, entre autres, dans Isis :

Ainsi périssait sous l'effort de la raison moderne [entendons par là les lumières, fruits du siècle mécréant évoqué à Saint-Denis] le Christ lui-même, qui au nom d'une raison plus haute, avait dépeuplé les lieux<sup>3</sup>.

Et cette version religieuse du vieil adage *Hodie mihi, cras tibi* se retrouve justement dans *Quintus Aucler*, où elle vient clore la méditation sur les ruines de Saint-Denis : « Ce n'est pas comme chrétienne que l'ancienne Église avait été persécutée, mais comme intolérante et profanatrice des autres cultes<sup>4</sup> ». Cette « mort en retour » va avoir chez Nerval deux effets successifs. Le premier mouvement, que n'exclut pas le sentiment d'un « juste retour des choses », est un mouvement de deuil. Le deuil de la foi, (ou de toutes les fois), le deuil du sacré. Nerval se présente ainsi souvent comme « le fils d'un siècle déshérité d'illusions qui a besoin de toucher pour croire<sup>5</sup> ». Et dans *Isis*, après avoir fait le constat de la mort du Christ « sous l'effort de la raison moderne », il s'écrie :

Les mortels en sont-ils venus à repousser toute espérance et tout prestige ?... Si la chute successive des croyances conduisait à ce résultat, ne serait-il pas plus consolant d'essayer de se reprendre aux allusions du passé<sup>6</sup> ?

Le second mouvement dépasse ce temps du deuil, et va permettre de tout recommencer, littéralement de tout reprendre à zéro : le ciel est vide ? cela est-il si terrible ? peut-être pas s'il n'est que provisoire et si, dans ce vide, quelque chose va pouvoir se construire, ou se reconstruire. La longue attente de *Myrtho* et de *Delfica* (« ils reviendront ces

(1) *Les Illuminés, Quintus Aucler*, Pléiade, tome II, p. 1135.

(2) *Ibid.* p. 1136.

(3) *Les Filles du Feu, Isis*, Pléiade, tome III, p. 619.

(4) *Les Illuminés, Quintus Aucler*, Pléiade, tome II, p. 1158.

(5) *Le Voyage en Orient*, Pléiade, tome II, p. 237.

(6) *Les Filles du Feu, Isis*, Pléiade, tome III, p. 619.

dieux que tu pleures toujours/ Le temps va ramener l'ordre des anciens jours » va peut-être se terminer, en vertu d'un autre adage bien connu, que l'on pourrait juste reformuler ainsi : « Une religion de perdue, dix de retrouvées » (et peut-être même dix-sept...).

### LE SYNCRÉTISME NERVALIEN

Il existe une façon plus académique d'exprimer cela ; c'est l'idée de syncrétisme. Mais la critique parle souvent avec un certain mépris du syncrétisme de Nerval, en sous-entendant toujours qu'il s'agit d'un fourre-tout ou d'un bric-à-brac un peu délirant. Il faut cependant y regarder de plus près, car la constance avec laquelle Nerval revient à cette vision de l'histoire des religions ne nous autorise pas à ne voir là qu'une délicate folie : c'est tout le moins, un élément fondamental de l'imaginaire du poète.

#### *Un topos nervalien essentiel*

*Le Christ aux Oliviers* nous fournit un bel exemple de ce syncrétisme, rendu particulièrement lisible par la déclinaison de l'alexandrin ; parlant du Christ, le poète écrit :

C'était bien lui, ce fou, cet insensé sublime...  
 Cet Icare oublié qui remontait les cieux,  
 Ce Phaéton perdu sous la foudre des dieux,  
 Ce bel Atys meurtri que Cybèle ranime<sup>1</sup> !

Le mouvement d'assimilation, d'amalgame, du Christ et de trois personnages de la mythologie gréco-latine est évident : tous les quatre sont devenus ici des figures à peine diversifiées d'une même réalité. On peut déjà ébaucher une première lecture de ce mouvement, qui ne fait que reprendre à l'échelle d'un poème, ce que la construction globale des *Chimères* affirmera quelques années plus tard en faisant cohabiter, dans une « série » dont l'unité échappe à première vue, le paganisme gréco-latin (*Myrtho, Delfica*) la religion égyptienne (*Horus*), le christianisme (*Le Christ aux Oliviers*), sans parler des allusions encore moins immédiatement lisibles à quelque chose comme une guerre des dieux ou des religions (*Antéros, Artémis*).

Cette première lecture tient, pour l'essentiel, dans les trois points suivants :

— Si le christianisme subit *à son tour* le sort qu'il a jadis infligé aux autres religions qu'il a ravalées au rang de mythologies, cela revient à dire qu'il vient *à son tour* se ranger à côté d'elles.

(1) *Les Chimères, Le Christ aux Oliviers*, V, vv. 1-4.

— Bien plus, alors qu'il a d'emblée revendiqué le monopole de la vérité, en s'affirmant d'une essence radicalement différente des autres croyances, la constatation de son caractère éphémère, tel qu'il se révèle par exemple à Saint-Denis, a un effet foudroyant : il est de même nature que tous les cultes qui l'ont précédé, tout comme le Christ serait, ne serait que *l'équivalent* (au sens étymologique : celui qui vaut autant, ni plus ni moins) de Phaéton, Icare ou Atys. Autrement dit, dans un mouvement généralisé de relativisation, tout est mythologie ; à moins que tout ne soit religion...

— Enfin si l'avènement du christianisme ne signifiait pas la *clôture* de l'histoire des religions, il devient possible de reconsidérer cette histoire, voire de la réécrire. C'est bien cela que Nerval nous donne à lire dans *Isis*, en développant et en approfondissant le modèle inauguré avec *Le Christ aux Oliviers* (quelques mois seulement séparent la première publication des deux textes) :

Et maintenant pourquoi ces cris d'ivresse et de joie, ces chants du ciel, ces palmes qu'on agite, ces gâteaux sacrés qu'on se partage à de certains jours de l'année ? C'est que l'enfant sauveur est né jadis en ce même temps. — Pourquoi ces autres jours de pleurs et de chants lugubres où l'on cherche le corps d'un dieu meurtri et sanglant, — où les gémissements retentissent des bords du Nil aux rives de la Phénicie, des hauteurs du Liban aux plaines où fut Troie ? Pourquoi celui qu'on cherche et qu'on pleure s'appelle-t-il ici Osiris, plus loin Adonis, plus loin Atys ? et pourquoi une autre clameur qui vient du fond de l'Asie cherche-t-elle aussi dans les grottes mystérieuses les restes d'un dieu immolé ? — Une femme divinisée, mère, épouse ou amante, baigne de ses larmes ce corps saignant et défiguré, victime d'un principe hostile qui triomphe par sa mort, mais qui sera vaincu un jour ! La victime céleste et présentée par le marbre ou la cire, avec ses chairs ensanglantées, avec ses plaies vives, que les fidèles viennent toucher et baiser pieusement. Mais le troisième jour tout change : le corps a disparu, l'immortel s'est révélé ; la joie succède aux pleurs, l'espérance renaît de la jeunesse et du printemps<sup>1</sup>.

On voit mieux ici que la mise en perspective, c'est à dire la mise sur un pied d'égalité, ou *d'égale dignité*, fait de chaque culte un avatar d'une aspiration, d'une expérience transhistorique, voire immémoriale. Et il n'est pas sans signification que ce texte des *Filles de feu* ait comme titre *Isis*, du nom de la déesse d'origine égyptienne dont le culte, dans l'Antiquité, a lui-même, *et déjà*, été une sorte de « collecteur » de tous les cultes antérieurs : « dans les derniers temps le paganisme s'était retrempé dans son origine égyptienne et tendait de plus en plus à ramener au principe de l'unité les diverses conceptions mythologiques<sup>2</sup>. »

(1) *Les Filles du Feu, Isis*, Pléiade, tome III, p. 622.

(2) *Ibid.* p. 619.

Nerval le fait affirmer encore plus clairement par Isis elle-même en une paraphrase d'Apulée : « moi qui confonds en moi-même et les dieux et les déesses ; moi, dont l'univers a adoré sous mille formes l'unique et toute-puissante divinité », avant d'énumérer tous ses noms contingents : ici Cybèle, là Minerve, ou Vénus, Diane, Proserpine, Cérès, etc. Et il conclut par ce constat :

Aujourd'hui [...] en Italie, en Pologne, [...] chez tous les peuples les plus sincèrement attachés à l'Église romaine, la dévotion à la Vierge est devenue une sorte de culte exclusif » dans le cadre duquel se produisent encore « des conversions comparables à celle du héros d'Apulée<sup>1</sup>.

Car ce modèle isiaque du syncrétisme antique, Nerval le retrouve à son époque : « Aujourd'hui il semble que le catholicisme ait subi une réaction analogue à celle qui avait eu lieu dans les dernières années du polythéisme<sup>2</sup>. »

Conséquence (parmi bien d'autres) de cette découverte : un assez étonnant exercice de réécriture/réévaluation de l'histoire. On sait que c'est l'empereur Constantin qui, par sa conversion, fit du christianisme, après 325, la religion officielle de l'empire romain, et que quelques lustres après (363-361) l'empereur Julien voulut revenir au polythéisme, ce qui lui valut de passer dans l'histoire sous le nom, peu flatteur, de Julien l'Apostat. On sait aussi que plus tard, dans le royaume encore païen des Francs, Clovis, comme jadis Constantin, embrassa la religion chrétienne (en 496). Et voici que, dans *Quintus Aucler*, Constantin devient « un empereur coupable de crimes sans nom<sup>3</sup> », qui ne serait devenu chrétien que parce que l'Église nouvelle aurait été moins sévère envers lui que les prêtres d'Éleusis ; inversement, Julien l'Apostat devient « le divin empereur », dont le seul tort fut d'avoir, par sa trop grande tolérance, permis « le triomphe des ténèbres de l'ignorance répandue sur la terre pendant quinze cent ans<sup>4</sup>. » Quant à Clovis, sa conversion au christianisme est, à deux reprises, qualifiée d'*apostasie* : « C'est donc un culte vieux comme le monde que l'apostasie de Clovis est venue renverser pendant une misérable quinzaine de siècles<sup>5</sup>. »

Ayant ainsi suggéré qu'un apostat peut toujours en cacher un autre, Nerval termine en citant Quintus Aucler lui-même et sa *Thréicie* :

Et encore, si les barbares avaient compris que le dieu nouveau qu'ils imposaient par l'épée n'était autre que Chris-na, le Bacchus indien, — c'est-à-dire le troisième Bacchus des mystères d'Éleusis. [...] Mais il n'ont pas su

(1) *Ibid.* p. 621.

(2) *Ibid.* p. 621.

(3) *Les Illuminés, Quintus Aucler*, Pléiade, tome II, p. 1139.

(4) *Ibid.* p. 1139.

(5) *Ibid.* p. 1157.

reconnaître dans leur dieu le favori de Cérès, le IESOUS couronné de pampres<sup>1</sup>...

On voit jusqu'où peut aller la « foi syncrétique » et le désir de ramener tous les avatars historiques et éphémères à un principe « vieux comme le monde » ; mais on objectera que dans tout cela Nerval ne fait que citer Quintus Aucler ou résumer des théories qu'il ne prend pas forcément à son compte jusque dans leur plus extrêmes conclusions ; voire ! car c'est précisément après avoir cité ce passage de la *Thréicie* où la pensée syncrétique semble se parodier elle-même, que Nerval écrit : « On peut s'étonner aujourd'hui de la nouveauté rétrospective de ces idées<sup>2</sup>... »

### *Un topos contemporain.*

C'est qu'en effet Nerval n'est jamais davantage *de son époque* que lorsqu'il plonge, et avec quel plaisir évident, dans ce bain de syncrétisme, dont un bref rappel historique permettra de mieux appréhender la dimension véritable. Georges Gusdorf, dans son livre *Du Néant à Dieu dans le savoir romantique*<sup>3</sup>, montre bien comment, au dix-huitième siècle, s'est développée, sur les bases du comparatisme religieux, toute une littérature « aux intentions passionnément contradictoires ».

Retenons-y d'abord, car il est le plus significatif, Charles Dupuis, auteur en 1794-1795 d'un livre intitulé *Origine de tous les cultes, ou la Religion Universelle* ; pour Dupuis, tous les cultes sont une appréhension imaginative de l'environnement cosmique, une traduction en langage allégorique et poétique du contact de la réalité humaine avec les puissances vitales (et leurs contraires) : forces de la nature, saisons, renouvellement des êtres et des choses, rythmes de la fécondité... Mythes et religions, pour lui, veulent bien dire quelque chose, mais ne sont surtout pas le résultat d'une révélation : païens ou chrétiens, les mythes, récits ou dogmes ne sont que la forme plus ou moins élaborée de la connaissance de l'univers. Répercutées par les Idéologues (Ginguéné, Destutt de Tracy, Volney surtout, que Nerval cite assez souvent), les idées de Dupuis eurent un profond retentissement ; Gusdorf cite en particulier le témoignage du Père Gratry, oratorien, qui raconte dans ses *Souvenirs de ma jeunesse* que toute la classe de Seconde dont il faisait partie au Lycée Henri IV perdit la foi après avoir lu *L'Origine de tous les cultes* de Dupuis et *Les Ruines* de Volney...

(1) *Ibid.* p. 1157.

(2) *Ibid.* p. 1158.

(3) Payot, 1983.

Cependant la plasticité du comparatisme religieux est telle qu'à côté de la version athée à quoi Dupuis aboutit à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, s'en développa une autre, déiste. Déjà avant Dupuis, Court de Gébelin (dont Nerval connaît aussi très bien l'œuvre) avait soutenu l'idée, dans *Le Monde primitif* (1773-1782) que toutes les religions historiques, sans distinction, dérivent d'une origine unique, dont le souvenir se serait altéré et perdu au cours des siècles.

Mais c'est surtout d'Allemagne qu'au XIX<sup>e</sup> siècle va revenir cette version déiste du comparatisme religieux (et l'on sait que Nerval est, de tous les romantiques français, celui à qui l'Allemagne est la moins étrangère). En 1810, Creuzer, professeur à Heidelberg, publie *La symbolique et la mythologie des peuples anciens et particulièrement des Grecs* ; la même année, Görres publie son *Histoire des mythes du monde asiatique*. Pour l'un comme pour l'autre, une même conscience religieuse existe depuis les origines, à travers le temps et l'espace, et les mythes barbares ou classiques comme les religions de l'Inde, de l'Égypte et le christianisme participent d'une même vérité donnée à l'humanité dès l'origine.

Ces analyses (que Ballanche, en France, reprendra, par exemple dans son *Orphée* en écrivant que les « mystères du christianisme sont cachés dans toutes les cosmogonies ») affirment donc le primat d'une religion universelle sur les religions particulières et suggèrent l'unité sous les diversités apparentes, tout en relativisant chaque religion particulière, qui fait obstacle à la manifestation de Dieu plus qu'elle ne le fait apparaître. Se dégage donc, comme le dit Gusdorf, l'idée d'une religion dont les linéaments transparaissent dans les cultes éparpillés à travers le temps et l'espace planétaire. Dès lors, on comprend mieux pourquoi Nerval, dans *Les Illuminés*, parle de la nouveauté rétrospective des idées de Quintus Aucler.

#### *La Treizième revient...*

Si l'on revient maintenant à Nerval, on voit bien ce qu'il doit à cette réflexion sur les religions, surtout dans sa version creuzérienne ; c'est bien dans cette même perspective qu'il s'inscrit quand il affirme dans son *Cazotte* des *Illuminés* que « la préoccupation des mêmes idées apparaît sous les formes les plus diverses ». C'est aussi cette dialectique du Même et du Différent qui nous fait lire *Myrtho*, *Horus*, *Delfica*, *le Christ aux Oliviers* comme une « série » parfaitement cohérente. Et n'est-ce pas aussi ce que nous disent les fameux, et si « hermétiques », vers 1 et 2 d'*Artémis* :

La Treizième revient... C'est encore la première ;

Et c'est toujours la seule, — ou c'est le seul moment...

car si, au cadran de n'importe quelle horloge, la treizième heure est aussi la première, c'est seulement à l'horloge de l'Histoire des Religions — vue à la lumière du comparatisme religieux — que, quand la treizième (religion) non pas arrive, mais *revient*, elle est bien *encore* (et toujours) *la première*. Et c'est aussi à la lumière de cette conception que cette treizième (ou énième) religion qui est encore la première « *est toujours la seule* » ; et le « *seul moment* » à quoi elle renvoie, sous les diversités apparentes, est celui de cette conscience religieuse qui, pour Nerval comme pour Court de Gébelin, Creuzer, Görres et Ballanche, persiste depuis les origines.

### LE MYTHE MAÇONNIQUE

Ce qui va permettre à Nerval de donner à ce syncrétisme et à cette idée d'une conscience religieuse persistant depuis ses origines, une consistance, une forme et une structure qui lui sont propres, c'est la Franc-Maçonnerie, ou plus exactement une Franc-Maçonnerie qu'il reconstruit sur un mode mythique et poétique, en fonction des besoins fondamentaux de son imaginaire.

#### *Fondements et fusion*

Disons qu'en fait, sur les ruines, comme dirait Volney, des religions « particulières », il découvre, ou croit découvrir, une institution, un ordre, qui est aussi une *tradition* au sens plein du terme, et en quoi il peut voir (il va tout faire pour cela) « l'héritière et en même temps le refuge<sup>1</sup> » du trésor des cultes oubliés ou tombé en déréliction. « Réelle et historique, mythique et occulte à la fois<sup>2</sup> », la Franc-Maçonnerie a tout pour séduire en lui le rêveur et le poète. On sait que Nerval a parfois affirmé être maçon et que les spécialistes doutent qu'il ait été initié ; mais ce qui est indubitable, c'est les liens très étroits qui unissaient la famille du poète et le docteur Vassal. Celui-ci était le Vénérable de la très influente Loge des Sept Écossais réunis — à laquelle étaient affiliés l'oncle maternel de Nerval, G. Dublanc, ainsi que ses deux fils, et probablement E. Labrunie, le père du poète<sup>3</sup>. Mais il est surtout l'auteur d'un ouvrage intitulé *Cours complet de Maçonnerie ou Histoire générale de l'Initiation*, publié en 1832. Ce que Nerval lui doit mériterait d'être étudié de beaucoup plus près, mais il est certain que le mythe maçonnique nervalien y a trouvé ses principaux et sans doute ses premiers aliments. C'est-à-dire ce que toutes les tendances de la Franc-Maçonnerie, mystique ou rationaliste, ont alors en commun : la référence à ce

(1) L. Levionnois, *Cahiers Gérard de Nerval*, n° 4, 1981, p. 22.

(2) *Ibid.* p. 62.

(3) *Ibid.* pp. 59-60.

que Daniel Beresniak appelle « l'histoire fabuleuse de la Franc-Maçonnerie, telle qu'elle est présentée dans les rituels [...] avec ses références aux tailleurs de pierres, à Pythagore, aux mages de la Chaldée, à la science des Kabbalistes, à Zoroastre, etc. » Tout cela, toujours selon Beresniak « donne bien l'impression que la Franc-Maçonnerie est le dépositaire de connaissances transmises par une tradition secrète. [...] Pour les rationalistes il s'agit là de métaphores et d'images propres à stimuler la réflexion. Pour les mystiques, le symbole révèle et cache. [...] Il existe une connaissance perdue à laquelle il faut remonter pour vivre l'illumination [...]. Le travail à effectuer consiste à retourner au commencement des temps<sup>1</sup>. »

Pour les mystiques, dit Beresniak ; ajoutons : et pour les poètes. Car si la Franc-Maçonnerie cultive alors ce qu'on peut appeler un « snobisme de l'immémorial », il est évident que cet immémorial répond à un besoin profond chez Nerval. Comme si pour lui le travail à effectuer était bien de « retourner au commencement des temps », il va organiser, structurer son discours (ou sa rêverie) sur la Franc-Maçonnerie selon un schéma très précis qui prend bientôt l'apparence d'un véritable système.

Il y a d'abord un principe : on repart — au minimum — de la mort de Pan, et de ce dont elle est le symbole : « lorsque le catholicisme triompha décidément du paganisme dans toute l'Europe... », mais en affirmant la conviction qu'il « ne put comprimer et détruire partout l'esprit des coutumes anciennes<sup>2</sup> ». Cela revient à dire qu'il existe un refoulé d'ordre religieux, et que ce refoulé ne va avoir de cesse qu'il revienne.

Ce retour sera rendu possible grâce à une série de relais, ou de jalons, que Nerval recense systématiquement. Le modèle le plus simple de cette structure nous est fourni par ce passage de *Cazotte* :

La doctrine des martinistes [...] renouvelait simplement l'institution des rites cabalistiques du XI<sup>e</sup> siècle, dernier écho de la formule des gnostiques, où quelque chose de la métaphysique juive se mêle aux théories obscures des philosophes alexandrins<sup>3</sup>.

Sous l'apparent fourre-tout d'un tel énoncé, il y a bien une logique, et à nouveau deux principes : celui de l'écho, ou du *renouvellement* d'époque en époque (ce qui renvoie aussi à l'idée de tradition), et celui du *creuset* où se mêle, — se fond — ce qui n'est différent qu'en apparence parce que séparé par le temps et l'espace. Ce modèle est large-

(1) Daniel Beresniak, *Franc-Maçonnerie et Romantisme*, éditions Chiron, 1987, p. 48.

(2) *Les Illuminés, Cagliostro*, Pléiade, tome II, p. 1119.

(3) *Les Illuminés, Cazotte*, Pléiade, tome II, p. 1086.

ment repris dans *Quintus Aucler* où il est question de « simplement ressouder le XVIII<sup>e</sup> siècle au V<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> » en un mouvement qui est donc tout à la fois (et tous ces mots apparaissent dans le texte) *retour, rénovation, renaissance, renouvellement*, avant que Nerval y évoque le *Redeunt Saturnia regna* de Virgile, dont s'inspire évidemment le vers de *Delfica* : « Ils reviendront ces dieux que tu pleures toujours. »

La reprise de ce modèle est encore plus nette dans *Cagliostro*, où après avoir écrit qu'« à côté de l'Église [...] se développait sans interruption une école moitié religieuse et moitié philosophique [...] entretenant un certain esprit de mytisticisme et de supernaturalisme nécessaire aux imaginations rêveuses<sup>2</sup> », (comme s'il soulignait lui-même l'usage précis qu'en tant que poète il peut faire de cela...), Nerval énumère en quelques pages les gnostiques, les platoniciens de l'école d'Alexandrie, les traditions orientales, la Cabale ou les templiers, et ponctue ainsi son énumération : « Ce furent là les fondements de la Franc-Maçonnerie<sup>3</sup>. » Puis il évoque les néo-platoniciens de Florence, les Rose-Croix, l'alchimie, les martinistes, les swedenborgiens, les Illuminés de Bavière, et finit cette fois en disant que cela « se fonde dans l'institution maçonnique<sup>4</sup> ». Ces deux motifs, du *fondement* et de la *fusion* sont manifestement les deux piliers de l'imaginaire nervalien en ce qui concerne la Maçonnerie.

## LES PYRAMIDES

Déjà revenu à la mort de Pan, Nerval ne va pas s'arrêter là. *Le Voyage en Orient* permet de continuer la remontée dans le temps : dans la partie intitulée *Les Pyramides*, un Prussien (« nul n'est plus fort qu'un Allemand sur les mystères de l'Antiquité », assure le narrateur) travaillant sur un chantier archéologique sert de guide au voyageur : on ne dira jamais à quel point l'essor de l'archéologie, — retour concret du passé dans le présent — a pu féconder l'imagination de Nerval ; *Isis* a aussi pour cadre les ruines de Pompéi. Ce Prussien décrit les épreuves que, selon le culte d'Isis, les candidats à l'initiation subissaient à l'intérieur de la Pyramide, et les différents degrés de cette initiation censée mener à la connaissance suprême du monde, c'est à dire de la Nature et d'Isis. Ces épreuves, qui reçoivent ici l'authentification historique de l'archéologie, sont le modèle originel des rituels maçonniques.

(1) *Les Illuminés, Cagliostro*, Pléiade, tome II, p. 1122.

(2) *Ibid.* p. 1122.

(3) *Ibid.* p. 1122.

(4) *Ibid.* p. 1124.

Tout ce passage, fortement inspiré du *Cours complet de Maçonnerie* du Dr Vassal, suggère une conclusion que Vassal, lui, formule explicitement : « Les initiations que nous pratiquons sont en continuation de celle de l'Antiquité. » Dans une section de son *Cours* explicitement intitulée *Des rapports qui existent entre la maçonnerie et les anciennes Initiations*<sup>1</sup>, ce dernier parle aussi des « connexions avec notre Ordre », de mystères comme ceux d'Isis, de Cérès, d'Orphée, et il résume sa démarche en ces termes dont on voit ce que Nerval leur a emprunté :

C'est une grande entreprise que de tenter d'agglomérer les mystères les plus remarquables, pour n'en former qu'un système général : et le rite écossais primitif nous paraît avoir atteint ce noble but renfermant dans les divers degrés qui composent son échelle de proportion les mystères de l'Inde, des Mages, des Égyptiens, des Grecs, des Esséniens, de Salomon et du christianisme primitif<sup>2</sup>.

Voilà donc la Franc-Maçonnerie, « refuge et héritière » de toutes les croyances refoulées, rattachée non seulement au temps de la mort de Pan, mais à un passé encore bien plus immémorial : celui des Pyramides. Et comme pour marquer qu'il s'agit bien *encore* de jeter un pont entre la Franc-Maçonnerie moderne et ce passé de plus en plus lointain, Nerval, après les explications du Prussien, émet l'idée que, décidément, la Pyramide serait le décor idéal pour une représentation de *La Flûte enchantée*...

Enfin, après ce pas de plus en direction du passé, où les « fondements » remontent désormais de l'Antiquité grecque à l'Antiquité égyptienne, on va aussi remonter de plus en plus loin vers une origine commune (où tout puisse donc encore et toujours *se fondre*). On apprend en effet que, dans les Pyramides, ont été initiés (entre autres) Orphée, Pythagore ou Moïse ; on voit donc que le moment après lequel « les différents aspects d'une même idée » (religieuse) se sont séparés ne cesse de remonter plus loins vers l'amont, et que c'est aussi Orphée, Pythagore ou Moïse qui viennent « se fondre » dans un même creuset, ou comme disait le Dr Vassal « s'agglomérer en un système général ».

### *Adoniram*

Avec *L'Histoire de la Reine du Matin et de Soliman, prince des Génies*, incluse dans *Les Nuits du Ramazan*, nous arrivons à la troisième (et dernière) étape du parcours inspiré explicitement (sinon authentiquement) par la Franc-Maçonnerie.

(1) Docteur Vassal, *Cours complet de Maçonnerie*, 1829, rééd. Slatkin reprints, 1981.

(2) *Ibid.* p. 576.

Ce titre qui fait allusion à Salomon et à la Reine de Saba, cache en fait une autre histoire, celle d'Adoniram, maître-fondeur et architecte du temple de Jérusalem ; « bâtir le temple » est une formulation symbolique de l'objectif de tout maçon, et Adoniram, plus souvent appelé Hiram, est un personnage central de la mythologie et des rituels maçonniques. Voici, d'après le *Dictionnaire des symboles*, le mythe tel qu'il fut découvert ou élaboré au XVIII<sup>e</sup> siècle :

Les travaux du temple de Jérusalem s'achevaient, mais les compagnons d'Hiram n'avaient pas tous été initiés aux secrets merveilleux du Maître. Trois d'entre eux décidèrent de le lui arracher. Postés chacun à une porte différente du temple, ils sommèrent tour à tour Hiram de leur livrer ses secrets. Le Maître répondit successivement à chacun d'eux, en fuyant d'une porte à l'autre, qu'on n'obtiendrait pas sa parole par des menaces et qu'il fallait attendre le temps voulu. Alors ils le frappèrent, l'un d'un coup de règle sur la gorge, l'autre d'un coup d'équerre sur le sein gauche, le troisième coup de maillet sur le front qui l'acheva. Puis, ils se demandèrent l'un et l'autre la parole du Maître. Constatant qu'aucun d'eux ne l'avait obtenue, ils furent désespérés de leur crime inutile. Ils cachèrent le corps, l'inhumèrent dans la nuit près d'un bois et plantèrent sur sa tombe une branche d'acacia.

Dans l'application symbolique du mythe aux cérémonies maçonniques d'initiation au grade de Maître, le récipiendaire s'identifie à Hiram. Il doit d'abord mourir à lui-même : les trois coups de la légende symbolisent la triple mort, physique (gorge), sentimentale (sein gauche) et mentale (front). Mais, comme toutes les morts initiatiques, cette phrase prélude à une renaissance, la renaissance physique, psychique, mentale, en un nouvel Hiram, que symboliseront les qualités décrites par le texte biblique et la branche d'acacia déposée sur la tombe<sup>1</sup>.

Mais si Nerval raconte bien cela, il raconte aussi bien d'autres choses, brochant sur le mythe maçonnique pour approfondir son mythe personnel, en utilisant de nouvelles sources, bibliques ou coraniques. C'est le cas particulièrement dans les chapitres VI et VII : *L'Apparition* et *Le Monde souterrain*.

Si l'Adoniram nervalien a quelque chose à voir avec le Hiram maçonnique, le texte va faire remonter les « fondements » de la Franc-Maçonnerie non plus seulement au temps de la construction des Pyramides (ni au temps de Salomon), mais bien loin dans le temps. Adoniram est obsédé par ce qu'il a vu jadis, dans le désert du Liban ; tout comme le Nerval du *Voyage en Orient* sur Cythère devenue Cérigo, il a vu des ruines, et dans ces ruines « des dieux éteints et pétrifiés », « des débris ignorés et des figures terribles et grandioses des dieux du monde ancien<sup>2</sup> ».

(1) Jean Chevalier et Alain Gheerbrandt, *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont, 1982.

Mais pour lui le retour va se faire sous une forme extraordinaire. Adoniram se voit en effet entraîné... au centre de la terre, dans le monde souterrain par une ombre gigantesque :

— Où suis-je ? Quel est ton nom ? où m'entraînes-tu ? murmura-t-il.

— Au centre de la terre... dans l'âme du monde habité ; là s'élève le palais souterrain, d'Hénoch notre père [...].

— Puissances immortelles, s'écria Adoniram ; ô mon seigneur, est-il donc vrai ? vous seriez...

— Ton aïeul, homme... ton maître et ton patron : je fus Tubal-Kaïn<sup>1</sup>.

...Mais Hénoch, c'est le fils de Caïn, et Tubalcaïn est un des ses descendant, ainsi qu'on peut le lire dans la *Genèse*, IV, 17 et 22. Et voici donc qu'Adoniram, maître et *premier* de tous les Maçons, le Bâtitseur du Temple, est lui-même le *dernier* d'une lignée dont les principaux maillons vont maintenant se présenter à lui en un hallucinant défilé. Caïn, son fils Hénoch, et Hiram, Maviaël et Mathusaël, puis Lamech, et les enfants d'Ada, Jabel et Jubal, et le fils de Silla, Tubal-Caïn. Tous ceux que la *Genèse* énumère, Nerval les convoque dans son récit. Ils ont appris à tailler les pierres, à bâtir des édifices, à se grouper dans les villes ; ils ont révélé « le génie des sociétés » comme Hénoch qui tient à la main une équerre ; ils ont emprisonné les fontaines, équarri les cèdres, imaginé l'écriture, comme Irad, Maviaël et Mathusaël ; ils ont dressé les premières tentes comme Jabel et inventé la lyre comme Jubal. Enfin Tubal-Caïn a réduit les métaux, allumé la première forge tout comme il a — mais ceci n'est pas dans la *Genèse* — construit à Gizeh une immense pyramide sous laquelle la lignée de Caïn vécut pendant le Déluge à l'abri des eaux !

La Pyramide et le Déluge viennent donc *se fondre* (ne serait-ce que narrativement) dans la lignée de Caïn (est-ce d'ailleurs une coïncidence si Hiram est *maître-fondeur* ?) ; mais aussi les *fondements* de la Franc-Maçonnerie (et toujours de la Franc-Maçonnerie entendue comme héritière, refuge et dépositaire et dépositaire de quelque chose que l'histoire officielle, des religions, d'inspiration chrétienne, n'aurait cessé de vouloir occulter), ces fondements donc, après avoir un temps été situés au moment de la mort Pan, — ou si l'on préfère au début du Nouveau Testament — puis au temps des Pyramides, sont maintenant tout proches de l'origine du monde, puisque nous sommes arrivés (remontés à force de descendre !) au niveau de la *Genèse*, IV, 16-22, autrement dit presque au début de l'Ancien Testament.

(2) *Le Voyage en Orient*, Pléiade, tome II, pp. 694-695.

(1) *Ibid.* p. 718.

La remontée vers les origines s'arrête-t-elle là ? pas encore car voici que Tubal-Caïn révèle à Adoniram une autre « bifurcation », un autre possible narratif de cette histoire : l'interdiction lancée à Adam de toucher au fruit de l'Arbre de la Science est restée lettre morte dans ce monde souterrain. « Ici règne sans partage la lignée de Caïn ; c'est là qu'on peut sans périr se nourrir des fruits de l'Arbre de la Science<sup>1</sup>. » Et Jubal confirme cette révélation quand il dit à Tubal-Caïn : « En donnant aux hommes l'or, l'argent, le cuivre, l'acier, tu as remplacé par eux l'Arbre de la Science<sup>2</sup>. »

Et, curieusement, cette infraction à la loi divine est « récupérée » par Dieu, que l'on appelle ici Adonaï, comme s'il s'était trompé lorsqu'il a interdit à l'homme de toucher au fruit de l'Arbre de la Science. Récupération très hypocrite, et très politique, comme s'il voyait là l'occasion de rattraper une erreur : éternels exclus et éternels transgresseurs, les descendants de Caïn sont ceux grâce à qui la Création reste à peu près vivable : Adonaï explique cela au fils de Tubal-Caïn :

Souche de géants, j'ai humilié ton corps ; tes descendants naîtront faibles ; leur vie sera courte ; l'isolement sera leur partage, l'âme des génies conservera dans leur sein sa précieuse étincelle, et leur grandeur fera leur supplice. Supérieurs aux hommes, ils en seront les bienfaiteurs et se verront l'objet de leur dédain ; leurs tombes seules seront honorées. Méconnus durant leur séjour sur la terre, ils posséderont l'âpre sentiment de leur force, et ils l'exerceront pour la gloire d'autrui. Sensibles aux malheurs de l'humanité, ils voudront les prévenir, sans se faire écouter. Soumis à des pouvoirs médiocres et vils, ils échoueront à surmonter ces tyrans méprisables. Supérieurs par leur âme, ils seront le jouet de l'opulence et de la stupidité heureuse. Ils fonderont la renommée des peuples et n'y participeront pas de leur vivant. Géants de l'intelligence, flambeaux du savoir, organes du progrès, lumière des arts, instruments de la liberté, eux seuls resteront esclaves, dédaignés, solitaires. Coeurs tendres, ils seront en butte à l'envie ; âmes énergiques, ils seront paralysés pour le bien... Ils se méconnaîtront entre eux.

— Dieu cruel ! m'écriai-je ; du moins leur vie sera plus courte et l'âme brisera le corps.

— Non, car ils nourriront l'espérance, toujours déçue, ravivée sans cesse, et plus ils travailleront à la sueur de leur front, plus les hommes seront ingrats. Ils donneront toutes les joies et recevront toutes les douleurs ; le fardeau de labeur dont j'ai chargé la race d'Adam s'appesantira sur leurs épaules ; la pauvreté les suivra, la famille sera pour eux compagne de la faim. Complaisants ou rebelles, ils seront constamment avilis, ils travaille-

(1) *Ibid.* p. 719.

(2) *Ibid.* p. 725.

ront pour tous, et dépenseront en vain le génie, l'industrie et la force de leurs bras<sup>1</sup>.

Cette histoire et ce destin sont confirmés par Tubal-Caïn : « Nous sommes les auteurs de la plupart des conquêtes intellectuelles dont l'homme est fier [et] nous sommes les maudits, les esprits du Mal<sup>2</sup>. »

Il serait beau que le mythe s'arrête là, sur l'idée de cette correction, imposée à Dieu, de l'interdiction de toucher au fruit de l'Arbre de la Science par quelques irréductibles oeuvrant dans le monde souterrain. Sur l'idée que ce n'est pas la Loi et l'Interdit, mais leur transgression qui « nourrit l'espérance humaine ».

Mais Adoniram a encore quelques révélations à recevoir. Déjà Tubal-Caïn lui a appris que, lorsqu'Adonaï a créé Adam, les génies du feu — peut-être des anges, certains des Elohim ? — ont été consternés :

Il a créé l'homme de boue en dépit des génies du feu ; puis effrayé de son œuvre et de leur complaisance pour cette triste créature, il l'a, sans pitié pour leurs larmes, condamnée à mourir. Voilà le principe du différend qui nous divise<sup>3</sup>.

Est-ce pour rattraper cette erreur, dans une création décidément mal engagée, que se produit ce qui suit, que raconte cette fois Caïn lui-même ?

Héva fut ma mère ; Eblis, l'ange de lumière a glissé dans son sein l'étincelle qui m'anime et qui a regénéré ma race ; Adam, pétri de limon et dépositaire d'une âme captive, Adam m'a nourri. Enfant des Elohim, j'aimai cette ébauche d'Adonaï, et j'ai mis au service des hommes ignorants et débiles l'esprit des génies qui résident en moi<sup>4</sup>.

Voilà jusqu'où remonte l'ascendance d'Adoniram, dont descendent tous les maçons... Et jusqu'où remonte Nerval, dans ce qui est bien une entreprise de déconstruction et de reconstruction de l'Histoire des Religions, de l'Histoire du Monde... L'étude des implications de ce qu'il n'est pas excessif d'appeler une *nouvelle Genèse* dépasserait largement les limites de cette conférence. Il faudrait se demander ce que peut signifier cette présence, désormais, d'un père nourricier (Adam, comme Joseph) au début de chaque Testament ; et ce que signifie la série de parallélismes et d'oppositions qu'à partir de là suggère l'étonnant récit de Caïn : entre Ève et Marie, entre l'Ange de Lumière, autrement dit Lucifer, et le Saint-Esprit, entre Caïn et le Christ, entre la Rédemption —

(1) *Ibid.* pp. 728-729.

(2) *Ibid.* p. 729.

(3) *Ibid.* p. 721.

(4) *Ibid.* p. 723.

le rachat du monde — opérée tardivement par le Christ et celle mise en œuvre, *de facto*, dès l'origine, par la lignée de Caïn...

Observons plus simplement, pour rester dans les limites d'une réflexion sur Nerval et son œuvre, que tout cela renvoie aussi, plus ou moins explicitement, à quelques-uns des moments énigmatiques des *Chimères* :

— aux tercets du Christ aux Oliviers, où aux questions que suscite le Christ : « Quel est ce nouveau dieu qu'on impose à la terre ? », le poète répond :

Un seul pouvait au monde expliquer ce mystère :  
Celui qui donna l'âme aux enfants du limon.

— à *Antéros*, qui a « tant de rage au cœur », qui est « issu de la race d'Antée » (ce qui lui donne une origine chthonienne, pour ne pas dire souterraine), qui « retourne les dards contre le dieu vainqueur », qui s'inscrit dans la lignée de « ceux-là qu'inspire le Vengeur » et a « parfois de Caïn l'implacable rougeur », à Antéros, qui vient s'insérer comme un « coin » dans la série purement temporelle que constituent *Myrtho*, *Horus*, *Delfica*, comme pour affirmer que, si avant *Le Christ aux Oliviers* il y a eu un *autrefois*, il y a eu aussi un *ailleurs*.

— à l'opposition sur laquelle s'articulent les tercets d'*Artémis*, entre « le désert des cieux » et « l'abîme » au fond duquel les réprouvés nés d'Héva et d'Éblis-Lucifer font marcher la Création...

— à celui dont la voix (venue justement de quel abîme ?) confie dans *El Desdichado*, — le déshérité... — : « Je suis le Ténébreux... »

— aux *Vers Dorés* sur quoi se clôt le recueil, et où Nerval a placé en exergue un « Eh quoi ! tout est sensible ! » qui semble annuler l'angoisse du « Dieu est mort » du poème précédent et annoncer que Pan (*tout* en grec) n'était pas vraiment mort. Ce « Eh quoi ! tout est sensible ! » est attribué par Nerval à Pythagore, l'un des initiés de la Pyramide, qui a aussi été intégré dans la tradition maçonnique anglaise sous le nom de Peter Gawer (!)... et est immédiatement suivi, au premier vers du poème d'un « Homme, libre penseur » qu'il est difficile de ne pas rattacher à tout ce contexte.

— au fait enfin que *Les Chimères*, que l'on a pris l'habitude de considérer isolément, ont été, lors de leur publication par Nerval en 1854, incluses dans le volume intitulé *Les Filles du Feu*, dont elles semblent ainsi constituer l'aboutissement. Filles du Feu, comme sont *filles des génies du feu* Caïn, Tubal-Caïn, Adoniram et tous ceux de leur race...

Je voudrais laisser à Nerval le mot de la fin. Il raconte que Cazotte, après la publication de son *Diable amoureux*, « reçut la visite d'un personnage au maintien grave, aux traits amaigris par l'étude et dont un

manteau brun cachait la stature imposante » qui lui dit : « — Eh bien, monsieur, soit par pénétration, soit par hasard, vous avez pénétré des secrets qui ne sont accessibles qu'aux initiés de premier ordre, et peut-être serait-il prudent désormais de vous abstenir de pareilles révélations. » Si je faisais une telle rencontre eu terme de cette conférence, je ne pourrais que répondre, comme Cazotte : « — Quoi, j'aurais fais cela ! Moi qui ne songeais qu'à divertir le public<sup>1</sup>. »

Mais je préfère cette autre conclusion, qui est celle du chapitre des Pyramides, dans *Le Voyage en Orient* : « — Avec ce système [dit Nerval au Prussien] il est possible d'expliquer (matériellement) toutes les Religions. Mais qu'y gagnerons-nous ? » Et le Prussien répond : « Rien. Nous venons seulement de passer deux heures en causant d'origines et d'histoire. Maintenant le soir vient, il s'agit de chercher un bon gîte<sup>2</sup>. »

**André Hélard**  
**Professeur de Première Supérieure**  
**au Lycée Chateaubriand**

---

(1) *Les Illuminés*, Cazotte, Pléiade, tome II, pp. 1084-1085.

(2) *Le Voyage en Orient*, Pléiade, tome II, p. 395.

